Premiere Année. Ottawa, (H. C.) Mercredi matin, 12 Juin 1861. Vol. 1. No. XI.

Courrier d'Ottawa.

JOURNAL PUBLIE DANS LES INTERETS FRANCO-CANDAIENS DU CANADA CENTRAL.

Redigé par un Comité de Collaborateurs. (*Les Peuples se déplacent quelquefois, mais ne s'anéantissent jamais.*) J. C. Charpentier, Imprimeur.

SALSEPAREILLE D'AYER

Pour purifier le sang, et pour la prompte guérison des maladies suivantes, savoir: le scrofule ou tumeurs, ulcères, éruptions, blessures taches de rousseur, pustules, et tout les maladies de la peau.

Oakland, Indiana, 6 Juin 1859.

J. C. Ayer & Co.,

Je me fais un devoir de reconnaitre ce que votre salsepareille a opéré en moi. Une maladie scrofuleuse m'ayant été tranmise, j'en ai souffert durant de longues années. Tantôt elle éclatait en ulcères aux mains et aux jambes, tantôt atteignait l'estomac, la tête et les oreilles qui n'était plus qu'une seule plaie. Toutes les médecines ordinaires dont j'ai fait usage ne m'ont procuré aucun soulagement, tout au contraire le mal empirait. Enfin, je me suis réjoui de voir dans un journal le Gaspel Messenger la préparation de votre salsepareille, et vous connaissant, de réputation j'en ai envoyé chercher à Cincinnati, j'en ai fait usage, et j'ai été entièrement guéri. J'ai pris ce remède selon votre prescription, en petites doses et durant un mois dans une cuillère à thé. Je n'en est pris que trois bouteilles. Une peau lisse et blanche a remplacé la plaie qui couvrait mon corps. Je suis actuellement convaincu que cette terrible maladie est chassé de mon système. Vous pouvez me croire en vous déclarant que je vous considère comme l'un des plus grand bienfaiteurs de l'humanité qui aient existé dans ce siècle, et je suis avec reconnaissance votre dévoué serviteur.

Alfred B. Tallery.

Erésipèle ou feu de St. Antoine, Dartre, Calvitie, Maux d'yeux, Hydropisie, &c.

Le Dr. Robert M. Preble écrit de Salem, N. Y., en date du 12 septembre 1859 qu'il a guéri radicalement un cas d'hydropisie qui menaçait d'être fatal et ce par le moyen de votre salsepareille. Il a opéré également la cure de violent Irésipèle à fortes doses du même remède qui en outre guérit les éruptions ordinaires.

Bronchite, goitre ou gonflement du cou.

Bebulon Sloan, de Prospect, Texas, écrit ce qui suit:—"Trois bouteilles de votre salsalsepareille m'ont complètement guéri du hideux gonflement du cou que l'on appelle goitre et dont je souffrais cruellement depuis deux ans.

Edward S. Morrow, de Newbury, Alabama, cite le cas suivant;—"J'ai guéri dans ma famille, au moyen de votre salsalsepareille une tumeur ovaire qui avait jusqu'à présent défié tous les efforts de la medecine, mais après avoir employé votre remède durant six semaines, il ne restait aucun symtôme de la maladie."

Maladies syphilitiques ou mercurielles.

Nouvelle-Orléans, 25 août 1859.

Dr. J. C. Ayer,—Monsieur, je suis, tout-à-fait de l'opinion de votre agent sous le rapport de l'efficacité de votre salsepareille. J'ai dans ma pratique, opéré maintes et maintes cures dans les cas de maladies vénériennes. L'un de mais malades avait des ulcères au gosier, à la bouche et au nez; il a été guéri dans cinq semaines. Une autre attaque de la même maladie a été également guérie et nulle trace n'en reste sur son visage. Une femme traitée auparavant pour le même mal par le mercure, et qui avait été la proie d'incroyables souffrances à la suite de l'humidité, a été également rendue à la santé en quelques semaines. Je sais d'ailleurs que d'après la formule que votre agent m'a remise, que votre préparation, sortie de votre laboratoire, ne peut être qu'un grand remède, et je n'ai pas, en conséquence, été étoné de ses heureux résultats.

Tout à vous fraternellement.

G. V. LARIMER, M. D.

Rhumatisme, goutte affection du foie.

Indépendance, Preston, Connecticut, 6 juillet 1859.

Dr. J. C. Ayer,—Monsieur, j'ai été affligé pendant longtemps d'un douloureux rhumatisme chronique contre lequel avaient échoué tous les efforts de la medecine. J'ai eu recours à votre salsepareille dont une seule bouteille m'a radicalement guéri en deux semaines, de sorte que je jouis actuellement d'une bien meilleure santé qu'avant d'avoir été attaqué de cette maladie. Je pense que c'est une merveilleuse médecine.

J. FREAM.

Jules Y. Getchell de St. Louis, écrit ce qui suit:—"J'ai été, durant des années affligé d'une affection du foie qui avait complètement détruit ma santé. Aucun remède ordinaire n'ayant pu me soulager, mon bien-aimé pasteur le Revd. M. Espy m'a conseillé de faire usage de votre salsepareille en me disant qu'il connaissait que toutes vos préparations ne pouvait produire que du bien. Grâce à Dieu, votre salsepareille qui m'a guéri a tellement purifié mon sang que je me sens actuellement un nouvel homme. Je me sens rajeuni, et je pourrais jamais, sous ce rapport, dire assez de bien de vous."

Tumeurs cancéreuses, "élargement" ulcères, carie et exfoliations des os.

On nous'a rapporté beaucoup de cures accomplies par cet excelent remède, et nous référons nos lecteurs à notre almanach américain que les agents ci-dessous nommés se font un plaisir de fournir gratis à tous ceux qui en font la demande.

Dyspésie, affection du cœur, abcès, épilepsie humeur sombre, névralgie, etc.

De nombreuses cures de ces maladies ont été opérées par la puissance ultérieure de cette médecine. Elle stimule vigoureusement les fonctions vitales, et combat des maladies que l'on pourrait croire au-delà de son efficacité. Les besoins du peuple ont longtemps réclamé ce remède, et nous sommes certains qu'il opérera tout le bien qu'il est au pouvoir de la médecine de faire.

Baume Pectoral d'Ayer, pour la prompte guérison de Rhumes froids, influenza, enrouement, croup, pulmonie naissante et pour le soulagement des malades dans une phase avancée de cette dernière maladie.

Ce remède si universellement connu surpasse tout autre par la cure des maux de gorge et des affections pulmonaires, qu'il est inutile de reproduire ici l'évidence de sa vertu pour ces sortes de maladies, il est sans rival dans le monde civilisé. Peu de communautés et même de familles qui n'aient point fait une expérience personnelle de ses effets. Comme chacun connait les fatals résultats de ces maladies ainsi que l'efficacité de remède, nous ne pouvons faire plus que d'assurer le public qu'il possède actuellement toute la vertu qu'il avait lorsqu'il opérait des cures qui lui ont acquis à juste titre la confiance de tout le genre humain.

Préparé par le Dr. S. C. Ayer & Co., Lowell, Massachusetts.

Prix 25 cents par boite.

25 oct—sm.

LE NOUVEAU PAIN KILLER

Le meilleur remède encore pour le Rhumatisme, la Roideur de Jointures, le mal de Dents, les Contusions, les Brulures, le mal de Tête et les maladies des Intestins.

LINIMENT DU VERMONT DE HENRY.

Nous s'avons que c'est une tentative téméraire que de tenter l'introduction d'un nouveau Liniment ou remède contre toute douleur dans un moment où le pays est tellement rempli de tant de remèdes de cette espèce; et nous avons retardé l'introduction du notre longtemps après avoir résolu de le soumettre au public; nous avons consulté un grand nombre de médecins éminents, et nous en avons parlé à un grand nombre de propriétaires de Liniments et de remèdes contre toutes douleurs, des plus populaires et nous sommes arrivés à cette conclusion que nous pouvions apporter au nôtre des améliorations qui les surpassent tous; car nous avons vendu des remèdes de cette sorte depuis plusieurs années, et nous avons suivi leurs effets; nous avons fait l'essai de cet article, et y avons apporté quelques changements, puis essayé ensuite, et nous sommes certains que c'est le meilleur remède qui puisse être fait. Nous n'avons pas l'intention de faire à notre remède une réputation au dépens des autres, mais nous demandons seulement qu'on en fasse l'essai, et s'il est trouvé préférable à tout autre article de ce genre, employez-le de préférence à tout autre. Afin que les personnes qui désirent en faire l'essai ne courent aucun risque, nous autorisons tous nos Agents à remettre aux acheteurs leur argent dans le cas où ils n'en seraient pas satisfaits. Nous donnons une grande bouteille pour 30 sous, et nous la garantissons.

J. M. HENRY & FILS, Waterbury, Vt.

Et 30, rue Saint-Henry, vis-à-vis l'American House.

Montréal, C. E.

A Vendre à Québec, chez

O. GIROUX, J. MUSSON, & Cie., J. BOWLES, J. H. MARSH, J. S. BOWEN, J. E. BURKE et S. STURTON.

9 fév. 1861. 107-12m.

LES PASTILLES PULMONAIRES Soulagement en Dix Minutes. DE BRYAN.

CETTE MEDECINE A ETE DECOUVERTE EN 1737, *et est le premier article de ce genre qui ait jamais été présenté sous le nom de "PASTILLES PULMONAIRES," soit dans ce pays ou ailleurs; toutes les autres pastilles pulmonaire sont des contrefaçons. Les véritables se reconnaissent à la signature de* BRYAN *qui est apposée sur chaque* PASTILLE.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Guérissent les Rhumes de Gorge et de Cerveau, les Maux de Gorge et les Enrouements.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Guérissent de l'Asthme, des Bronches et de l'Oppressions.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Guérissent le Crachement de sang et les Douleurs de Poitrine.

LES PASTILLES PULMONAIRE DE BRYAN

Guérissent les comencement de Consomption et les Maladies du Poumon.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Guérissent l'Irritation de la Luette et des Amygdales.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Soulagent les maladies ci-dessus dans l'espace de dix minutes.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Sont un bienfait pour toutes les classes et toutes les constitution.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Se recomandent aux Chanteurs et Orateurs.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Sont faciles et agréables à prendre.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Font plus que soulager, elles guérissent promptement pour toujours.

LES PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Sont garanties devoir donner satisfaction à tout le monde.

PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Toute personne devrait avoir une boite des

PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Tout voyageur devrait avoir une boite des

PASTILLES PULMANAIRES DE BRAYAN

dans sa poche

Pour une boite des

PASTILLES PULMONAIRES DE BRYAN

Personnes ne refusera de payer Vingt-cinq cents.

JOS. MOSES, seul propriétaire Rochester, N. Y. A vendre à Montréal, par LYMAN, SAVAGE et Cie., par CARTER, KERRY Cie., et par LAMPLOUGH et CAMPBELL.

19 mars, dm—135

GRANDS REMEDES!

Pour guérir un *Rhume* ou une *Toux* sévères il faut faire usage du

Baume de Cerisier Sauvage du Dr. Wistar,

Pour guérir la *Toux crüide*, la *Grippe* ou la maladie des *Branches*, il faut faire usage du

Baume de Cerisier Sauvage du Dr. Wistar,

Pour arrêter la prédisposition à la *Consomption*, il faut faire usage des

Baume de Cerisier Sauvage du Dr. Wistar

Pour guérir l'*Asmthe*, *l'Indigestion*, il faut faire usage des

AMERS OXIGENES.

Pour guérir l'*Asthme*, *l'Acidité* ou le *Brûlement d'estomac* il faut faire usage des

AMERS OXIGENES.

Ces remèdes produisent l'effet qu'on en attend. Ils soulagent ceux qui souffrent, éloiguent la maladie, rappellent à la santé, procurant ainsi aux malades et aux affligés la consolation et le comfort.

Clyde, comté de Wayne, N. Y. 10 mars 1857.

MM. S. W. Fowle & Cie: Je suis heureux de déclarer que j'ai fait usage des Amers Oxigénés dans ma pratique pendant les trois dernières années, pour le traitement de la Dyspepsie, la débilité générale; l'Indigestion et les affections du Foie, et j'en ai obtenu les résultats les plus satisfaisants. J'exorte bien cordialement ceux qui souffrent de cette terrible maladie à faire usage de cette médecine précieuse.

Votre tout dévoué.

J. E. SMITH, M. D.

Exeter, Me., 30 septembre.

Le présent certifie que pendant les deux dernières années, j'ai recommandé l'usage du *Baume de de Cerisier Sauvage du Dr. Wister*, pour la Maladie des Poumons, et à ma connaissance, plusieurs bouteilles ont été buee par mes patients, qui tous en ont obtenu de bons résultats. Dans deux cas, où la Consomption semblait être déclarée, le Cerisier Sauvage effectue une cure complète.

E. BOYDEN,

Médecin à Exeter Corner.

Le seul Baume véritable est celui qui porte écrit sur l'enveloppe la signature de I. BUTTS.

SETH W. FOWLE et Cie., Boston, propriétaires. A vendre à Québec, en gros et en détail, par JOHN MUSSON, JOSEPH BOWLES et Mme ARDOUIN.

8 janv. 1861.

VIVE LE VIEUX REMEDE DU VERMONT CONTRE LA TOUX. Elixir Balzamique Vegetal DE N. H. DOWNS.

NOUS dissons au public que cette médecine s'est vendue dans toute la Nouvelle-Angleterre, pendant plus de trente ans, et à toujours été garantie comme donnant une entière satisfaction à ceux qui en ont fait usage; nous ne connaissons pas un seul cas où les gens aient été mécontents et aient redemandé leur agent. Nous garantissons de plus que si, après en avoir fait usage, une personne veut qu'on lui rende son argent, elle n'a qu'à le demander aux Agents ou Propriétaires qui s'empresseront de la satisfaire. Que dire de plus? Vous faut-il un grand almanach rempli de certificats que personne ne croie? S'il vous faut quelque chose de plus que cela, demandez à vos voisins qui ont fait usage de ce médicament, et ils vous diront qu'il est le meilleur remède contre la TOUX, le RHUME, les FLUXIONS, l'ASTHME et toutes les Maladies de la GORGE, de la POITRINE, et des POUMONS. maladies qui toutes tendent à la CONSOMPTION. Achetez-le, et s'il vous contente, veuillez en retour, le recommander à vos amis et connaissances; et rappelez vous que, quand vous trouverez un médicament qui remplit tout ce que disent ses propriétaires, il est dans votre intérêt de ne jamais le changer, pour ce qui peut être inférieur.

Si vous voulez essayer l'Elixir de N. H. Downs, et si on ne le vend pas dans votre localité, priez votre Droguiste ou votre marchand d'en demander une petite provision à mes Agents, J. M. Henry & fils, Waterbury, Vt. et n 30 rue Saint-Henri, Montreal, ou de M. S. Burr & Cie., Cornhill, Boston, Mass, ou de V. Atwell, Potland, Maine, ou de Lyman, Savage & Cie. Montréal, Canada, ou de Barnes & Park, 13, Rangée de Park, New-York, ou des principaux Droguiste (en gros) de la Nouvelle-Angleterre, New-York ou le Canada. Ils vous fourniront des circulairs à demande.

Le prix de cet article est de 50 cents à $1 la bouteille, et pour les bouteilles d'essai 25 cents.

Il n'y a que depuis quelques mois seulement que nous avons adopté les bouteilles d'essai, et nous l'avons fait afin que vous puissiez essayer cet excellent remède à peu de frais.

Il y a sur le marché un petit Elixir contrefait fabriqué par Jaspor Curtis, de Saint-Albans, mais il n'est pas signé de la main de N. H. Downs, il porte J. Curtis, à l'encre rouge. Cest une contrefaçon, on peut facilement le reconnaître au signe que nous venons d'indiquer, et par le fait qu'il est marqué 37½ et 75 cents la bouteille. Naturellement, le dit Curtis n'ose pas signer le nom de N. H. Dows, parce que ce serait un faux.

GARE A LA CONTREFACON DU JASPOR CURTIS!

Rappelez-vous que l'Elixir véritable est garanti, et signé de mon nom, à la plume.

N. H. DOWNS.

BOUTEILLE D'ESSAI, 25 CENTS.

A Vendre à Québec chez

O. GIROUX, J. MUSSON & Cie., J. S. BOWEN, J. E. BURKE, J. H. MARSH, J. BOWLES et S. STURTON.

9 fév. 1861. 106 12m.

L'APPAREIL AUBIN POUR LE Gaz d'Eclairage,

Pour les Maisons privées, les Magasins, les Manufactures, les Moulins à Scie, les Phares, les Hotels, les Colléges, les Villages et les Villes.

BREVETE POUR LE CANADA LE 10 *Décembre*, 1858.

Breveté aussi en Angleterre, aux Etats-Unis et en France.

CET appareil (dont un modèle fonctionne tous les jours au No. 142, rue Craig, à Montréal,) s'adopte très rapidement dans les Etablissements Privés et Publics, comme on peut le voir par les certificats et articles de journaux en la possession du Soussigné.

C'est l'appareil à Gaz le plus simple, le plus sûr et le plus effectif qui ait encore été inventé. Il s'adopte à tous les climats et à tous les pays, attendu qu'il n'est pas exposé à être dérangé par le froid, et qu'il extrait le Gaz de toutes les substances qui le contiennent, comme la Sciure de bois, la Résine, la Houille, la graisse, les Os, l'Huile, le Pain de suif ou de graines. PRODUIT.

LA LUMIERE ARTIFICIELLE

la plus économique et la plus agréable que l'on connaisse.

Il a obtenu la MEDAILLE D'OR de l'Institut Américain et des prix partout où il a été exposé.

Pour des appareils ou des renseignements à ce sujet, s'adresser à

E. BEAUMANN,

Agent pour le Bas-Canada.

Rue Craig No. 142, chez M GARTH,

Montréal 16 Février 1858.

J. B. HUSSON, BONAVENTURE HALL, MONTREAL.

M. J. B. HUSSON, a l'honneur d'offrir ses plus sincères remerciments pour l'encouragement libéral qu'il a reçu de ses amis, et du public, pendant les trois années qui viennent de s'écouler, et il prend la liberté de leur annoncer qu'il est, comme par le passé, toujours prêt à servir les déjeunés de NOCES, dîners ou soupers de soirées.

SOUS LE PLUS COURT DELAI.

Ses servants sont des plus attentifs et rien n'est épargné pour donner la satisfaction la plus entière.

Montréal, 8 mars 1861.

Institut Canadien-Français d'Ottawa.

Lecture par un R. P. Oblat, Professeur au College de cette ville.

SUJET:—Le Nom d'Ottawa et les deux presents des Ottawaks a un Gouverneur Français.

Suite et fin.

Ce mépris superbe était le plus solide rempart que l'enfer se fût construit dans le combat spirituel.

Le divin Maître avait dit à ses Apôtres: "Si on ne vous écouté pas dans un pays, sortez-en (Mat. 10, 14)."

Le conseil de la Nation s'étant assemblé, le Père Allouez s'y présenta (*R.* 1669, p. 19).

"Je vais partir au Sault," dit-il, "parce que les Sauvages m'y ont appelé pour entendre la Bonne Nouvelle.

"Après deux ou trois ans, s'ils ne sont convertis, je les abandonnerai et j'irai ailleurs... Vous, je vous abandonne.

"Et je ne veux rien emporter de vous."

Il prit alors en mains ses sandales, en frappa les semelles l'une contre l'autre.

On put lire sur les visages des Indiens la peur que ces paroles avait causée dans leurs cœurs.

Le Missionnaire partait, mais un accident ménagé par la Providence l'arrêta.

Voici uneanecdote, écoutez-la bien: "C'est ce qui est arivé (*R.* 1668, p. 21) en la personne d'un des plus considerables de ces Peuples, lequel estant baptisé depuis plusieurs années, n'avoit eu aucune demeure stable, mais menant une vie errante par ces grands bois, rodoit tantost d'un côté tantost de l'autre, en cinq ou six cens lieues de païs.

"Dieu neanmoins disposa si bien la derniere année de sa vie, que contre sa coutume, il se resolut d'hyverner proche de la demeure du Pere Alloëz, sans doute par un pressentiment de son bonheur, afin d'estre assisté en sa derniere maladie et en sa mort, par le Pere qui ne manqua pas à ce pauvre vieillard. Comme il fut prest d'expirer, il fit son festin d'adieu à une grande Assemblée, qui fut convocquée pour cela de *diverses Nations.* C'estoit pour garder leur coûtume, dont il se servit avantageusement pour la Foy; car il parla à tout ce grand monde à la verité d'une voix mourante, mis d'un ton de Capitaine, et en termes energiques, leur declarant qu'il avit vescu Chrestien depuis longtemps et que mourant Chrétien, il se tenit asseuré du bonheur promis à tous les Croyans; et qu'eux au contraire, qui ne vouloient pas écouter la parole de Dieu, seroient tourmentés aprés leur mort par les Demons, bien plus cruellement sans comparaison, qu'ils ne tourmentent un Iroquois, quand ils le tiennent entre leurs mains; qu'au reste il mouroit volontiers dans l'esperance du Paradis, et qu'ils estoient sages, ils ne differeroien pas davantage de suivre son exemple. Aprés ces paroles qu'il donna à la Charité de ses *Compatriotes*, il songea tout de bon à soy-mesme, et aprés s'estre confessé iusques à quatre fois, il rendit son Ame..."

Ce sage vieillard, c'était notre *Kekagoung* de l'Ottawa (*R.* 1669, p. 20). Trop faible pendant sa vie pour l'emporter sur *Kinouché*, dont la méchanceté laissa dans l'erreur les trois tribus des Ottawaks, il secoua les esprits par ses dernières paroles et les porta à se soumettre, non pas à lui-même, mais à l'Evangile. D'autres voix aimées du peuple se firent entendre aussi: on harangua alors chez les Ottawaks, comme on le fait chez les peuples civilisés, surtout dans les moments de révolution. Plus de festins, plus d'assemblées, plus de conseils, sans qu'on fit un discours sur la religion. "C'est ce qui m'a obligé, dit le Père Allouez (*R.* 1669, p. 19), de passer l'hiver avec eux pour les instruire." Par une trop longue résistance à la grâce ils semblaient avoir perdu cette sensibilité des cœurs généreux qui avait plusieurs fois, chez eux, excité l'initiative et l'héroïsme; mais ils ne pouvaient se roidir contre l'exemple, l'autorité de l'exemple, le courage individuel, d'abord bafoué ensuite victorieux.

Dieu me garde de vouloir comparer la sagesse humaine à la sagesse divine; Dieu me garde d'attribuer à la sagesse humaine des Ottawaks leur conversion tardive; cependant—il m'est permis de vous rappeler ce que nous avons dit, au commencement de cette Lecture, touchant la sagesse comparative des Peuples Indiens. Je veux vous faire admirer avec quel tact, si je puis m'exprimer ainsi, Celui qui dispose des miracles les choisit toujours conformément aux dispositions des peuples et des individus, et sait faire sortir le bien du mal. Si nous nous permettons de lire à quelques pages plus loin dans l'histoire dont nous nous occupons, nous y verrons que les Algonquins Supérieurs se convertirent en masse et inopinément.

Dieu alors, pour abattre en maître la superstition et la jonglerie, se révélera par des miracles. Ce sera un miracle, mais un de ces miracles éclatants, par lesquels Dieu s'est plu à convertir plusieurs grands peuples, comme la Croix de Constantin, la victoire de Tolbiac sera un de ces miracles dont les effets sont des bienfaits généraux, qui convertira les Sauteurs et 14 Nations avec eux, d'autres ensuite;—celui de guérir les malades,—miracle redoutable aux jongleurs; celui de préserver la tribu des Sauteurs et ceux qui, passant chez eux, voudront se convertir, d'une maladie contagieuse, qui promenait la souffrance et la mort dans toutes les Nations environnantes.—Et pourquoi cette prédilection pour les Sauteurs?—Parce qu'ils étaient le peuple originaire, je veux dire le plus ancien du Lac... cette maladie ne les attaquera point, comme l'Ange exterminateur n'attaqua pas les Israélites quand il jeta dans le deuil tout l'empire des Pharaons.

Les Ottawaks au contraire se convertissent sans qu'ils aient été ni l'objet ni les témoins de miracles. Dieu les laisse pour ainsi dire à eux-mêmes; c'est par la sagesse de leurs vieillards, c'est dans un conseil qu'ils décident de renoncer à l'idolâtrie. Voici leurs résolutions (*R.* 1669, p. 19): 1o. Abolir les sacrifices qu'ils avaient coutume de faire à leurs Génies; 2o. Refuser de se trouver présent aux superstitions qui se font chez les autres Nations voisines; 3o. Exterminer entièrement la polygamie.

Ce conseil se tint dans l'automne de l'année 1668, tandis que les Sauteurs ne se déclarèrent chrétiens que le 11 Octobre 1670 (*R.* 1670, p. 88 et 1671, p. 30). Dieu voulut dans sa bonté que les Ottawaks fussent récompensés de leur initiative à demander les Ouatamis; s'Il leur accordait la gloire d'être convertis les premiers, Il voulut de plus que la tribu des Kiskakoumacs, la tribu du Grand Fleuve, eût l'honneur de se convertir la première des trois tribus Outaouaises. Elle se convertit comme Nation, les deux autres n'eurent pas cette gloire. C'était 7 ans après la mort du Père Ménard qu'ils firent leur abjuration et cette déclaration fut charmante mais simple... Que pouvait-on attendre de pauvres Sauvages réduits à leurs seules ressources?—Tous les anciens de la Nation de Kiskakoung, s'étant rendus à la chapelle du Père Allouez, firent leur déclaration au nom de leur tribu, et en présence d'une multitude d'autres Ottawaks, qui s'unissaient à eux. Qu'il est beau de les voir, Mesdames et Messieurs, ces pauvres enfants des bois, se grouper enfin dans le sein de l'Eglise Catholique! Qu'il est beau de les voir, ces pauvres enfants des bois, s'enrichir tous ensemble des trésors de la grâce, devenir les frères des peuples chrétiens, les Fils de l'Eglise, les héritiers de Jésus, les prédestinés du ciel! Les voyez-vous qui courbent leurs poitrines haletantes? Voyez-vous les larmes silencieuses de ces femmes, devenues modestes, qui ne seront plus désormais les esclaves de leurs maris, mais leurs égales? Voyez-vous Satan qui s'éloigne avec rage? Voyez-vous le Ciel qui sourit à cette assemblée, et le Martyr des Ottawaks, Réné Ménard, descendant glorieux au milieu de ses enfants qu'il contemple?—O Peuple de cette ville, toi qui dois porter le nom d'Outaouais, sois l'héritier de la sagesse et de la Foi de ces nouveaux Chrétiens,—puisses-tu recevoir le fruit du présent des Ottawaks à Québec, la Foi, ses œuvres et ses récompenses!

Maintenant, leur disait en 1669 le Père Marquette, vous ne faites plus qu'un avec les Français, puisque vous vous êtes convertis. Est-ce seulement de cette manière que les Ottawaks ont vu l'accomplissement de leur seconde demande à Québec, celle d'avoir des Français avec eux?—Je réponds qu'ils ont eu davantage, car ils ont été naturalisés français; non seulement eux, mais toutes les Nations du Lac Supérieur, qui furent redevables aux Ottawaks de leur civilisation et de leur conversion.—Ces peuples renonçaient, dira-t-on, à leur nationalité, en se donnant à la France.—Mais les Ottawaks avaient-ils une nationalité? avaient-ils religion, lois, armée, police, unité et tout ce qui constitue un peuple? Mais ils n'avaient que leur nom et leur language... et ils les ont conservés. En se déclarant Français, librement et sans guerre, ils furent sages. Ils acquirent en un jour l'armée et la diplomatie, le gouvernement et les institutions de la France; ils participèrent à la gloire du règne de Louis XIV!...

Les Ottawaks n'ont été sans doute que les plus petits enfants de la France, enfants presqu'incapables d'agir par eux-mêmes, enfants dont il fallait longtemps porter le lourd fardeau, soutenir les premiers pas, jusqu'à ce qu'ils eussent grandi; mais encore, ils ont fait partie de la nation française et par conséquent ils ont partagé sa gloire.

C'est le 4 de juin 1671 qu'eut lieu la déclaration politique. Louis XIV, dans la prévision de ce grave événement, avait envoyé de France un délégué spécial, nommé M. Talon. M. de Lusson, chargé d'accélérer la déclaration, présida la réunion la plus considérable d'Indiens qu'on eût jamais vue au Sault Ste. Marie, et le père Allouez, qui nous est particulièrement connu, fit l'Eloge du Roi, avant la prise de possession légale.

On avait élevé devant cette multitude de Peuples deux arbres symboliques: une Croix et un mât pavoisé, portant l'écusson de la France.

Messieurs, soyons en ce moment recueillis pour être justes. Ces symboles nous annonçent la réalisation des deux vœux exprimés à Québec, en 1656. Refuserez-vous à la Nation des Ottawaks une certaine participation aux conséquences des événements dont ils ont été la première occasion? N'est-ce pas, que les Ottawaks ont contribué en quelque chose à l'agrandissement de la colonie Française et que, dominant par leur position le cours du St. Laurent et celui du Mississipi, ils ont été en partie la cause des établissements de leur mère patrie dont les vastes possessions, jusqu'alors abandonnées, auxquelles le Roi de France ne dédaigna pas de donner son propre nom de Louis? Puis, la guerre avec les Iroquois, et plus loin dans ses terres, la guerre avec les Nadouessi, étaient interminables; l'existence de nos colonies était ménacée par une nation rivale: on s'attendait à des prodiges de valeur de la part des Indiens, civilisés et catholiques; les plus incrédules convenaient qu'au moins les Ottawaks seraient un clayonnage de roseaux, pour arrêter l'inondation des ennemis sur les hauteurs des terres. Nos Ottawaks furent-ils pour quelque chose dans ces profonds calculs? ou dira-t-on que l'avenir, dont je n'ai pas ici à dévoiler les revers, ait démontré que ces calculs étaient indignes de Louis XIV?

Religion catholique et civilisation, telles sont les deux idées, gravées en traits ineffaçables, sur la mémoire de ce peuple vénéré, mais descendu trop tôt dans la tombe. S'il ressuscitait à la vie,—si cela était possible, ah! c'est dans notre pays enchanteur, autrefois le sien, que ce miracle s'opérerait! Vous le verriez placer sur le roc qui sort des flots au pied de la cataracte, la statue d'un vieillard, qui tiendrait des deux mains une grande Croix; avec le pied de cette Croix, il écraserait la tête d'un infernal dragon, qui, en se tordant, collerait son sceptre sur le rocher. Sous les arcades du Parlement, la Sauvagesse à la nagane contemplerait, avec des yeux humides, l'image gracieuse de la Vierge Immaculée, élevée entre les tours de notre cathédrale, et chercherait à l'horison les brillants clochers de nos églises nombreuses. Dans le feuillage d'arbres séculaires qu'il aurait respectés, le jeune Sauvage placerait l'image de la divine Madone, tenant dans les bras son divin Fils et retenant avec lui le ruban qui tiendrait à leurs pieds un doux agneau.—Ne l'oublie pas, ô jeune Outaouais, lorsque ta hache joyeuse, abattant les forêts antiques, prépare les radeaux que nous lancerons sur toutes les mers du globe.—Nobles édifices du Parlement Provincial, ne l'oubliez pas, lorsque, devant vos ornements, aura disparu la dernière maison de bois de nos premiers enfants.—Magiques pouvoirs d'eau, qui toujours nous verserez l'abondance,—écumante comme vos flots, étourdissante comme vos cascades; vous dont la voix majestueuse inspira, au premier Ottawak peut-être, la pensée de se découvrir pour vous mieux entendre; ah! faites toujours bourdonner à nos oreilles les mots de civilisation et de Religion Catholique.—Vous enfin, Cloches tintantes de nos manufactures; vous, Détonnations cadencées des convois de la civilisation, rappelez-nous sans cesse la petite cloche que Réné Ménard tenait à la main pour appeler les Ottawaks à sa pauvre *Chaumine*, et laissez-vous dominer par le joyeux carillon des tours de notre Cathédrale, conviant les fidèles catholiques aux exercices solennels de la Religion.

Litterature.

Feuilleton du Courrier d'Ottawa.

L'HOMME DE FER.

PREMIERE PARTIE.

Suite.

VIII.—*Compère Gillot.*

Le mont Saint-Michel était comme un géant sombre au milieu des grèves inondées de lumière. Sur le rocher noir, les hautes et fortes murailles se dressaient, surmontées par les édifices du monastère, au-dessus desquels l'église s'élançait hardiment. Au-dessus de l'église, la Merveille tenait en équilibre son campanile fier, couronné par la statue d'or de l'Archange.

Les vitraux de l'église brillaient comme autant d'étincelles au milieu de cette masse d'ombre, et la statue ailée de St.-Michel s'enflammait de tous les rayons de midi.

Il y avait au dernier étage des bâtiments qui servaient de retraite aux religieux une petite cellule dont la fenêtre étroite ouvrait sur la baie. On voyait de là Cancale, la Houle, les côtes de Cherrueix, Tombelène et les îles, quand le jour était clair. Cette cellule était si haut montée qu'elle atteignait presque la base du Campanile. Un pauvre vieux moine convers l'habitait.

Un moine qui avait été soldat dans sa jeunesse, car il contait de bonnes histoires du guerre et aussi d'amour. Ses jambes de soixante ans devaient peiner grandement quand il montait les centaines de marches qui conduisaient à son réduit. Mais il était encore vert et il avait du courage. On l'appelait frère Bruno. Ses ennemis (qui n'a pas d'ennemis en ce monde méchant!) l'avaient surnommé Bruno la Bavette.

Ce sobriquet faisait allusion au flux de paroles qui était la maladie chronique et incurable de l'excellent moine convers.

C'était à peu près l'heure où s'achevait le diner des maîtres au manoir du Roz. Frère Bruno était seul dans sa cellule, ce qui ne l'empêchait point de causer très-activement.

"Oui, oui, bien! disait-il en arrangeant les draps de sa dure couchette; oui, oui, oui.... oui, oui.... oui! C'est moi qui me trompais, j'en conviens; c'est tout ce que peut faire un homme!.... Et en voilà assez, n'est-ce pas? Puisque j'avoue que je me suis trompé, c'est fini! *Errare humanum*, comme dit le prieur, *perseverare autem diabolicum!*.... Quoiqu'on se trompe souvent de bonne foi! Et alors.... mais voilà! Je croyais que c'était en l'an vingt-huit, et je me rappelle bien à présent que c'était avant ma querelle avec Benoît de Gévezé, qui me donna un coup de cisaille à couper les haies, pour ce que j'avais crié à sa ménagère en sortant du salut des Rogations: Dieu vous garde! ma jolie Catiche, et ça me fait souvenir de son frère.... le frère de Catiche, qui était pour lors le beau-frère de Benoît et qui s'appelait.... qui s'appelait....

—Bernard, quoi donc, mon vieux!

—Non, mon fils, ce n'était pas Bernard....

—Mais si....

—Que nenni! que nenni! je n'ai pas la berlue!

—Est-il entêté, ce vieux baudet!

—Bon! le voilà parti! il se met en colère pour rien! on discute et on ne se fâche pas! c'est ma manière à moi.....si tu veux te fâcher je n'en suis plus!

L'interlocuteur à qui frère Bruno avait avoué loyalement qu'il se trompait était frère Bruno la Bavette. L'homme à qui frère Bruno reprochait avec modération ses emportements était pareillement frère Bruno.

Le bonhomme était arrivé à cette suprême perfection de la science bavarde qui se passe de réplique où plutôt qui se la donne. Narcisse s'aimait dans le miroir des fontaines.

Le bavard, parvenu au *summum* de son art, n'a pas même besoin d'un écho pour prolonger son ingénieuse et solitaire causerie.

Il cause, il discute, il prouve, il refute. On a vu des bavards, dédaignant le duo monotone, se lancer dans le trio et aborder même les difficultées de la partie carrée. Entre tous les mortels, ces bavards sont heureux!

La chaleur que frère Bruno mettait dans sa discussion avec lui-même l'empêcha d'entendre un bruit provenant de la marche d'un homme qui s'avançait avec précaution dans le corridor. Cet homme n'était ni un moine ni un habitué du couvent, car il semblait aller un peu à l'aventure.

Ce pouvait être un des nombreux pèlerins qui affluaient au mont depuis quelques années. Ce pouvait être aussi un vassal de la suite du roi de France.

En admettant cette dernière hypothèse, le costume de notre homme ne faisait, en vérité, point d'honneur à la magnificence du plus puissant monarque de ce siècle. Il portait des chausses étroites en futaine grise qui accusaient un long usage et se pelaient au jointures de ses jambes maigres. Son surcot de drap brun affectait au contraire une certaine ampleur. Sa coiffure était un bonnet à bateau, dont les bords repliés carrément formaient cette visière tombante qui caractérise encore de nos jours les devantières des pêcheurs montois.

Sur sa poitrine, entre les plis de son surcot, on apercevait les deux bouts d'une chaine de fer, qui devait soutenir un objet caché dans son sein.

Ce personnage avait dans son allure quelque chose de véritablement étrange et mystérieux.

Quinze ou vingt cellules donnaient sur le corridor. Notre homme au surcot brun marcha de porte en porte, lisant les noms de religion écrits sur chacune d'elles.

"Frère Pacôme.... frère André.... Frère Hilaire," etc.

Il passait. Ce n'était ni à frère Pacôme, ni à frère André, ni à frère Hilaire qu'il voulait présentement parler.

Enfin, il lut sur une des dernières portes: "Frère Bruno."

Il s'arrêta, et sa main sortit des larges manches de son surcot pour tirer la petite corde qui pendait au dehors et qui communiquait avec la targette intérieure. Mais sa main hésita au moment d'ouvrir, et il se prit à écouter.

"Allons! grommela-t-il, voilà je ne sais combien de centaines de marches roides montées en pure perte.... le bonhomme n'est pas seul!

—Non, disait-on, dans la cellule; non moi je ne comprends pas ça! Entre amis pourquoi se disputer?

—Mais qui songe à se disputer avec toi, mon cher ami!

—Toi! c'est clair!

—Pas du tout! c'est toi! Ton caractère est insupportable!

—Ah ça! se dit notre homme au surcot brun, qui avait déjà fait deux ou trois pas pour se retirer; c'est toujours la même voix!"